

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

**FILLE EN COLÈRE
SUR UN BANC
DE PIERRE**

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Soyez imprudents les enfants

VÉRONIQUE OVALDÉ

FILLE EN COLÈRE
SUR UN BANC
DE PIERRE

Roman



© Flammarion, 2023.

© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0656-8

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

PRÉAMBULE

Quand elle voulut passer par la fenêtre, elle entendit la petite l'appeler. Pourtant elle croyait savoir se faire aussi discrète qu'un chat. Elle fut effrayée puis agacée puis (S'il te plaît s'il te plaît s'il te plaît, emmène-moi, chuchota la petite) résignée. Elle posa un doigt autoritaire sur ses lèvres même si ce n'était pas nécessaire. Il ne fallait pas réveiller les autres, la petite le savait aussi bien qu'elle. Les autres ameuteraient les parents. C'étaient de vraies poules caquetantes et froussardes. Et si elle n'emmenait pas la petite, il y avait le risque, qu'elle n'était pas prête à courir, que celle-ci se mît à hurler – ou plus vraisemblablement qu'elle se postât à la fenêtre à l'attendre toute la nuit

en chantonnant de plus en plus fort et en finissant par alerter la maisonnée. Merci bien.

Elle aurait pu renoncer. Elle aurait dû renoncer.

Elle se le répéta bien un million de fois toutes les années qui suivirent.

Elle eut d'ailleurs une hésitation, peut-être valait-il mieux rester, se rallonger dans la chambrée, à écouter ses deux autres sœurs qui gesticulaient dans leur sommeil, pétaient et miaulaient sous leurs draps à cause de leurs rêves lascifs tout juste pubères. Peut-être valait-il mieux abdiquer, enrager, et se délecter de sa rage, puisqu'il y a un plaisir dans l'abdication, cela va sans dire, le plaisir tragique de la passivité et du dépit, le plaisir du drapage dans la dignité, on ne nous laisse jamais rien faire, on a juste le droit de se taire,

on nous enferme, alors que les autres là-bas au loin s'amuse et se goinfrent, qu'est-ce que j'ai fait dans mes vies antérieures pour mériter ça, oh comme je suis malheureuse.

Peut-être aussi que le jeu n'en valait pas la chandelle. Mais le jeu, n'est-ce pas, en vaut rarement la chandelle. Le jeu n'est désirable que parce qu'il est le jeu.

Alors elle fit un geste à la petite pour lui signifier de la suivre. Le visage de celle-ci s'éclaira. Ses yeux s'agrandirent. Elle n'était plus que gratitude et excitation. C'était assez joli à voir.

Elle l'aida à grimper sur le rebord de la fenêtre en la tirant par ses poignets si fins, elle serra sans doute un peu trop fort pour bien lui faire comprendre qu'elle acceptait de très mauvaise grâce qu'on l'accompagnât et que ce serait

elle qui commanderait ce soir, il n'y aurait pas à tortiller. Elle sauta la première dans la cour et se retourna pour accueillir la petite dans ses bras. Celle-ci était perchée sur le rebord et elle portait ses savates à la main. Il n'aurait plus manqué qu'elle se cassât une cheville. Elle fronça les sourcils pour encourager la petite. Qui sauta. Elle la réceptionna. Elle perdit l'équilibre. Mais elle la réceptionna. Sans dommage. Et elles demeurèrent une seconde immobiles, debout, à respirer l'odeur du maquis, des eucalyptus et du romarin de leur mère, l'odeur de la pinède, et plus loin, si c'est possible, portée par le sirocco, celle de la poussière de la route, de la mer et du sable encore humide, celle du carnaval de Vavamostro, du caramel et des churros, du massépain et du chocolat, de la sueur et du gasoil. Elles se regar-

dèrent, elles s'aimaient vraiment très fort, ces deux-là, la grande caressa les cheveux de la petite qui souriait avec ses affreuses dents du bonheur. Ce soir, avoir la petite aux basques c'était pas l'idéal, mais bon. Prête ? demanda la grande. La petite acquiesça. Alors elles se mirent à courir en se tenant par la main.

1

C'est au moment où elle mettait les pâtes dans l'eau que sa logeuse lui a crié depuis le rez-de-chaussée qu'on la demandait au téléphone. On conviendra avec Aïda qu'il n'y a pas pire moment pour être dérangée. Elle a donc consulté le paquet de pâtes et elle a dit tout haut, J'accorde sept minutes à ce coup de fil. Elle a baissé le feu sous la casserole où mijotait la sauce tomate et elle a répondu, J'arrive. Mais il faut croire que sa voix portait mal parce que la logeuse a continué de brailler dans l'escalier.

Cette nuit-là Aïda avait rêvé qu'elle recevait un coup de téléphone et que, lorsqu'elle approchait son oreille du combiné, de la fumée s'en échappait. Elle fait souvent des rêves prémoni-

toires. Mais l'heure de l'appel ne lui était pas apparue, sinon elle n'aurait pas mis les pâtes dans l'eau.

Il est intéressant de noter qu'Aïda a fait installer il y a quelques années le téléphone chez elle, elle n'a pas de portable, ce n'est pas son genre, mais un téléphone fixe, c'est moins désagréable qu'entendre sa logeuse hurler dans l'escalier et souffler comme un buffle, vu que tout ce tintouin l'épuise et la dérange au milieu d'activités de la plus haute importance. Le fait qu'on l'appelle sur le numéro collectif peut signifier plusieurs choses, je vous laisse y réfléchir, mais ce qui m'étonne ici c'est qu'elle pense à la cuisson possiblement ratée de ses pâtes avant de se demander pourquoi on ne l'appelle pas directement chez elle. Cela nous donne une petite idée des priorités d'Aïda – ou

de son fonctionnement cognitif (mais je suis injuste : considérer que ses abus de jeunesse ont assez affecté ses facultés de raisonnement pour qu'elle pense temps de cuisson des pâtes plutôt que, Qui m'appelle sur ce numéro, bordel ? est un peu exagéré).

Elle enfle ses espadrilles et se dirige vers la porte qu'elle a laissée grande ouverte pour créer des courants d'air. Il fait vraiment chaud pour un mois d'avril. Elle ne court pas dans l'escalier. Aïda n'a pas envie de courir. Au besoin elle écourtera le coup de fil. La logeuse l'attend en bas sur le pas de sa porte et lui sourit. C'est un sourire professionnel, Je n'ai pas voulu donner ton numéro, on ne sait jamais. Tu as surtout envie d'écouter la conversation, pense Aïda qui la remercie de sa prévenance. Le téléphone est dans l'entrée de l'immeuble

juste à côté de la porte de la logeuse, c'est un appareil à pièces qui, malgré sa vétusté, émet encore une tonalité et peut recevoir des appels. Plus personne ne s'en sert, dit la femme, songeuse. Elle reste là, sur le seuil de chez elle, et s'allume une cigarette. Elle doit peser cent quarante kilos. Et elle a des seins si impressionnants qu'ils pourraient tenir lieu de plateau. On réussirait sans difficulté à y caser une assiette à dessert et une tasse à café – et peut-être un sucrier. Elle doit avoir du mal à passer de face comme de profil dans l'encadrement de sa porte. Il faudra qu'Aïda songe à vérifier. Il lui arrive de s'intéresser aux accommodements des humains avec leur environnement, leur corps ou leurs contemporains.

Aïda prend le combiné de bakélite, se détourne de sa logeuse qui, n'ayant

manifestement pas envie d'enfumer son propre appartement, préfère rester adossée au chambranle.

– Allô ? dit-elle.

– Coucou, répond sa sœur.

Et c'est grotesque, ce coucou. On ne dit pas coucou à quelqu'un qu'on n'a pas vu (et pas voulu voir) pendant quinze ans.